

Espérance de vie : une Europe à deux vitesses

Selon une étude européenne, le fossé se creuse à partir de 2005 entre les régions favorisées et celles à la traîne

Le fossé se creuse entre les Européens pouvant espérer vivre plus vieux et ceux pouvant s'attendre à mourir plus jeunes. C'est une Europe de la longévité à deux vitesses qui se dessine dans les cartes développées par des chercheurs de l'Institut national d'études démographiques (INED) et de l'Institut fédéral allemand de recherche démographique (BiB) et publiées le 24 janvier dans *Nature Communications*. D'un côté, des régions affichant les niveaux d'espérance de vie les plus élevés continuent de progresser, de 1992 à 2019, au même rythme que les années précédentes ; de l'autre, des territoires en retard voient leur dynamique s'essouffler, voire s'inverser.

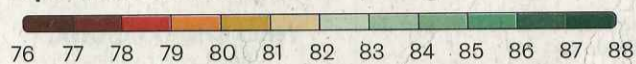
Ces situations contrastées sont le résultat d'une cassure intervenue, selon les résultats des chercheurs, à partir de 2005. Pendant la période allant de 1992 à 2005, décrite comme une sorte d'« âge d'or » par les chercheurs, les gains en espérance de vie en Europe occidentale étaient stables et généralisés, s'élevant à environ 3,5 mois par an pour les hommes et 2,5 mois pour les femmes. Pendant cette période, les régions initialement en retard ont connu les améliorations les plus rapides, réduisant ainsi les écarts entre les territoires.

Les Hauts-de-France en retard

Mais à partir de 2005, les gains en espérance de vie ralentissent, passant en 2018-2019 à 55 jours par an pour les hommes et 35 jours pour les femmes, soit une réduction de moitié par rapport aux années 1990. Cette phase plus récente est marquée par une divergence croissante au sein des régions d'Europe de l'Ouest : alors que les gains s'effondrent dans les régions à la traîne, ils restent remarquablement stables dans les régions qualifiées d'« avant-garde ».

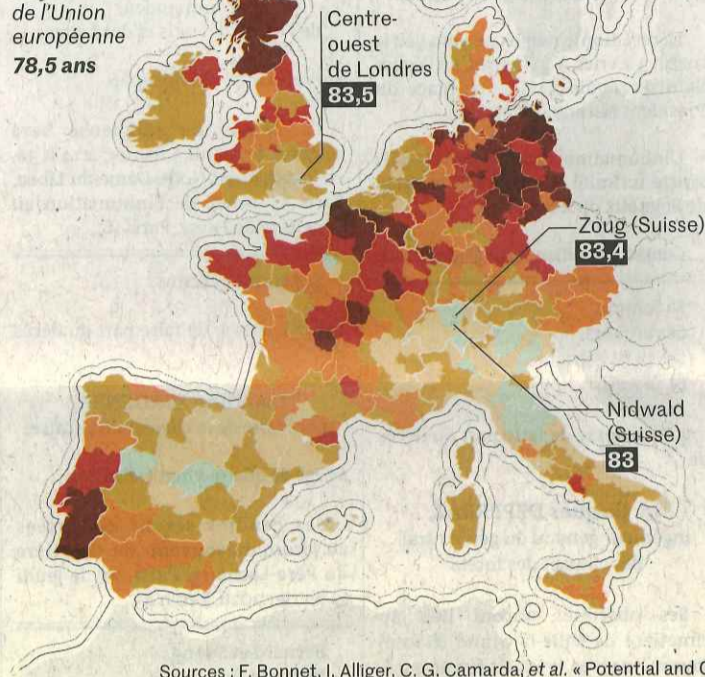
En France, les départements de Paris, des Hauts-de-Seine et des Yvelines se distinguent particulièrement face à des départements historiquement retardataires notamment concentrés dans les Hauts-de-France.

Espérance de vie à la naissance par régions administratives en Europe en 2019, en nombre d'années



Hommes

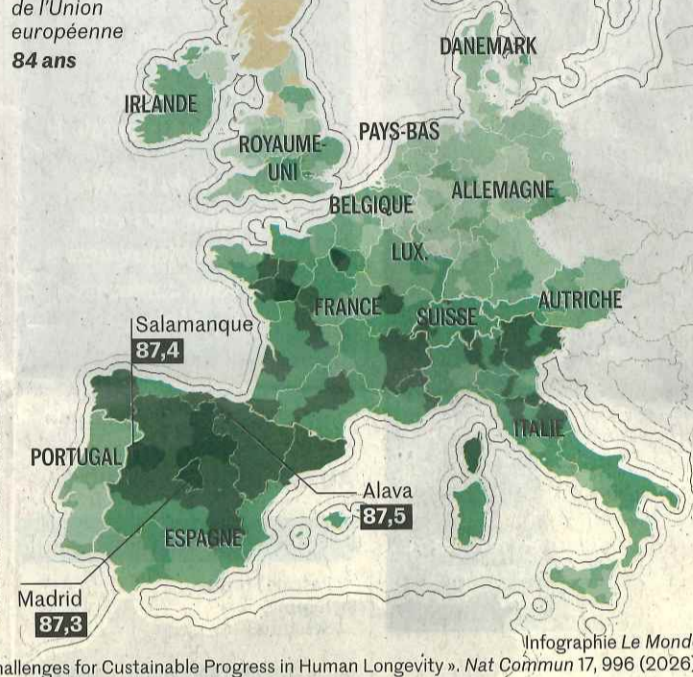
Moyenne 2019 de l'Union européenne
78,5 ans



83,5 Top 3 des régions à l'espérance de vie la plus élevée

Femmes

Moyenne 2019 de l'Union européenne
84 ans



Sources : F. Bonnet, I. Alliger, C. G. Camarda, et al. « Potential and Challenges for Sustainable Progress in Human Longevity ». *Nat Commun* 17, 996 (2026).
Infographie Le Monde

La cassure observée dans les années 2000 correspond à la crise financière qui a touché l'Europe en 2008

Suisse. De l'autre côté du classement, « aucune des régions d'Allemagne n'a jamais figuré parmi les 10 % les plus performantes en matière d'espérance de vie en Europe occidentale », souligne Pavel Grigoriev, chercheur au BiB allemand. Entre 1992 et 2019, de nouvelles zones « retardataires » sont apparues dans l'ouest et le nord de l'Allemagne, alors qu'elles n'étaient observées qu'en Allemagne de l'Est au début des années 1990.

Comment expliquer ce tournant du milieu des années 2000 ? Les analyses des chercheurs montrent qu'il est corrélé à la mortalité des 55-74 ans. « Les régions qui décrochent après 2005 sont celles qui voient la mortalité dans ce groupe d'âge stagner, voire réaugmenter », explique Florian Bonnet.

En France, notamment, ce groupe spécifique d'individus nés après la seconde guerre mondiale voit sa mortalité stagner en raison de comportements à risque comme le tabagisme, en augmentation chez les femmes depuis les années 1970, mais aussi la consommation d'alcool. Même tendance outre-Rhin. « Il existe des différences régionales importantes en Allemagne en matière de prévalence du tabagisme, souligne Pavel Grigoriev. Ce facteur explique à lui seul une part importante des variations régionales de la mortalité, en particulier chez les femmes. »

Une autre hypothèse réside dans le fait que les comparaisons régionales d'espérance de vie reposent sur le lieu de résidence au moment du décès des individus. Donc des migrations d'Europe de l'Est vers l'Europe de l'Ouest ont pu jouer un rôle sur la période étudiée. « Les populations les mieux portantes ont pu aller se localiser dans des zones en croissance », avance Florian Bonnet.

Enfin, la cassure identifiée dans les années 2000 correspond à la crise financière qui a touché l'Europe en 2008. La polarisation de l'activité économique et des foyers fiscaux les plus riches dans certains territoires a fait émerger dans d'autres endroits des « laissés-pour-compte » de cette économie tournée vers les services.

Dans le cas du Royaume-Uni, où l'espérance de vie est particulièrement basse en Ecosse, une autre piste d'explication est l'augmen-

tation de la probabilité de mourir chez les 35-54 ans dans les années qui ont précédé la pandémie de Covid-19. Ce phénomène est connu sous l'expression « morts du désespoir », car en lien avec l'abus d'alcool, la consommation de drogues et le suicide. Très forte aux Etats-Unis, cette tendance reste plutôt un épiphénomène chez les jeunes Européens, surtout observé en Ecosse et en Irlande du Nord. « Mais dans certaines régions, nos travaux en cours semblent montrer une augmentation des "morts du désespoir" en lien avec l'alcoolisme chez les personnes de plus de 65 ans », signale Florian Bonnet.

Limites biologiques pas atteintes

Au-delà des analyses géographiques, les auteurs estiment que les limites biologiques de l'espérance de vie n'ont pas encore été atteintes, les régions d'avant-garde comme les grands centres métropolitains que sont Paris et Londres continuant de voir une forte progression dans l'allongement de la vie de leurs habitants. « L'identification des zones géographiques où la longévité est élevée ou faible doit guider des interventions de santé publique ciblées et permettre une meilleure allocation des ressources de soins de santé », écrivent les auteurs.

Pour Jay Olshansky, professeur de santé publique à l'université de l'Illinois, à Chicago, qui n'a pas participé à l'étude, cette dernière devrait mieux prendre en compte les limites biologiques du corps humain comme facteur déterminant de la longévité humaine, au-delà des statistiques. « On s'attend dans tous les cas à un ralentissement du rythme d'amélioration de la longévité humaine, même si des différences spatiales sont observées, comme le montre cette étude très bien menée », souligne le chercheur. De plus en plus de personnes vivant jusqu'à un âge avancé, la part de la population exposée au vieillissement biologique augmente automatiquement, ralentissant de fait les gains d'espérance de vie. ■

DELPHINE ROUCAUTE